



[ L E S I T E D E S B E U R S G A Y S ]

J'ai bientôt 25 ans. Je suis étudiant en Lettres. D'Arabe classique et moderne, là-bas au Maroc.

Dans quel coin du Maroc ?

...

Tu préfères rester discret ? Ton roman est d'ailleurs plus ou moins anonyme... Et pourtant tu acceptes de publier des photos de toi...

C'est peut-être contradictoire mais on n'identifie pas vraiment une personne avec une photo. Une photo, ça vous interprète, un nom...

... c'est comme une pièce d'identité ?

Voilà, et puis c'est un choix, l'anonymat, que je trouve assez beau, et fort.

C'est une manière de se protéger aussi. Tu as peur de quelque chose ?

Des réactions...

Ton livre n'aurait pas pu être publié au Maroc ?

Non, je ne crois pas. Cela dit, je n'ai pas non plus essayé de contacter des éditeurs sur place. Mais j'ai surtout pris des précautions quand mon premier texte est sorti dans "L'Infini", parce que j'y parle d'aventures avec des hommes et que je pensais rien publier d'autre.

Ta franchise quand tu parles de la sexualité pourrait choquer au Maroc ?

Bien sûr... Quand on veut voir ça, on ne voit plus que ça !

L'homosexualité est pourtant très présente dans ce texte ?

Peut-être, mais je n'avais pas l'ambition de publier, ni même de faire un livre. Ce premier texte je l'ai d'abord écrit en arabe, comme un jeu. Je l'ai ensuite réécrit en français comme un cadeau que je voulais faire à mes amis. Pour moi, le français est plutôt une langue parlée. Mon premier contact en langue française s'est fait avec des gens. Avec une personne en particulier, Antoine. Et avant d'aimer la langue, j'ai aimé la personne. Je l'ai apprise pour communiquer avec lui le plus possible, être apprécié de lui...

Ton livre a d'ailleurs le ton de la langue parlée...

Cela me vient de l'arabe. Tu sais qu'il y a l'arabe du Coran, le "classique", et puis celui qu'on peut appeler "universel" qui se parle à la télé par exemple et enfin l'arabe de la rue. Le fait que dans les médias on ne parle pas la langue de tous les jours m'attriste. Alors dans mon livre j'ai voulu écrire comme l'on parle tous les jours.

Tu es plus libre en français ?

Oui, mais surtout je parle avec des gens avec qui je peux être libre. Quand je suis ici, je suis libre. J'ai l'impression que je peux faire n'importe quoi. Peut-être aussi parce que ce n'est pas mon pays et que si cela ne me convient pas, je peux toujours partir.

On a l'impression que tu as écrit ce livre comme on fait un devoir d'écolier, avec le même ton ?

C'est certainement inconscient de ma part. Ce qui est sûr, c'est que c'était le français que je parlais lorsque j'ai rencontré Antoine. C'est peut-être aussi une manière de restituer cette époque-là. Mais ce n'est pas un style que j'ai volontairement travaillé. Quand Philippe Sollers m'a proposé d'écrire un recueil après le premier texte de "l'Infini", j'étais évidemment très fier, hyperjoyeux, mais ça m'a aussi bloqué. J'avais peur d'écrire pour écrire, de faire le malin en voulant bien faire. J'ai donc travaillé avec "l'ami français" dont je parle au début. Je lui ai dicté mes textes. C'est ce que j'ai trouvé de mieux pour ne pas perdre ma voix. En fait, je ne me vois pas du tout comme un écrivain, plutôt comme un conteur.

A la manière des conteurs arabes...

Exactement. C'est ce qui explique aussi ce ton dont tu parles.

Ton père, Antoine, Philippe Sollers, il y a beaucoup de pères autour de ce livre ?

Je ne sais pas si je dirais de Philippe Sollers qu'il est un père pour moi. C'est en tout cas quelqu'un pour lequel j'ai beaucoup de respect. Et quand on respecte, qu'on est intimidé par quelqu'un de plus âgé, il y a quelque chose de paternel.

Tu expliques dans ton livre que ta relation avec Antoine finit par devenir une relation filiale.

Dès le début avec Antoine, j'ai absolument voulu me faire une place dans sa vie, donc dans sa famille. J'ai tout fait pour. Surtout auprès de ses enfants qu'il fallait convaincre aussi. Petit à petit, je suis devenu le frère de Nathan et d'Elsa. Et puis le fils d'Antoine. J'ai alors mieux compris la réaction de ses enfants quand ils m'ont vu pour la première fois avec Antoine. Moi aussi j'en suis venu à ne pas supporter qu'Antoine ramène d'autres garçons à la maison. Parce que, comme eux, je ne supportais pas d'imaginer mon père avec un garçon.

Comment parle-t-on de la sexualité au Maroc ?

D'une manière presque ludique, par des blagues et en écoutant, enfant, les femmes parler entre elles. Elles se retrouvent l'après-midi et elles parlent des hommes en toute liberté.

Et comment parle-t-on de l'homosexualité ?

On n'en parle pas, on la vit. Et d'une manière quelquefois plus libre qu'ici. Dans un pays musulman comme le Maroc, l'homosexualité est un sujet tellement tabou qu'à la limite cela n'existe pas. Puisque cela n'existe pas, il n'y a pas de mal à le vivre, si on reste discret. Une fois, la mère d'un ami nous a surpris ensemble au lit, je le raconte dans le livre. Elle nous a traités de voyous et elle est partie. Pour elle c'était simplement un jeu. Comme ça n'existe pas, on n'en parle pas et on peut inventer !

Mais toi tu en parles...

J'en parle autour de moi avec des gens que j'aime. C'est vrai que je ne le cache pas.

Le fait d'affirmer ton homosexualité, est-ce une provocation au Maroc ?

Oui, bien sûr. Même si je ne désire pas provoquer, je suis comme cela, voilà tout. Je n'essaie pas de faire école,

ni d'exprimer une opinion, je raconte mes histoires, c'est tout. Or il n'y a pas de contradiction entre le fait d'être musulman et celui d'aimer les garçons. Pour ma part, j'ai été élevé dans un milieu à la fois hyperpratiquant et très tolérant. Je n'ai pas eu de difficultés à reconnaître mon homosexualité. Simplement je n'en parle pas en famille. Surtout parce que je pense qu'il n'y a pas d'homo ou d'hétérosexualité, il y a la sexualité. Après il y a des préférences qui ont toujours étranges ailleurs.

Tu as envoyé ton livre à Antoine ?

Pas encore... Mais j'ai pensé à une dédicace pour lui. J'ai mis "Pour Antoine"... Puis je suis revenu sur le titre, j'ai barré le "L" et j'ai mis "Son enfant ébloui".

Il a lu le texte avant que tu ne le publie ?

Oui. Ca l'a amusé et il a dit : "c'est horriblement ça."

Extrait de Tribus magazine.

Propos recueillis par Anthony Bellanger